

## Territoire et pratique de collections : Montpellier au XVIII<sup>e</sup> siècle

Flore César

---

**Electronic version**URL: <http://liame.revues.org/552>

DOI: 10.4000/liame.552

ISSN: 2264-623X

**Publisher**

CRISES - Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales de Montpellier

**Electronic reference**Flores César, « Territoire et pratique de collections : Montpellier au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Liame* [Online], 26 | 2016, Online since 07 March 2016, connection on 01 October 2016. URL : <http://liame.revues.org/552> ; DOI : 10.4000/liame.552

---

This text was automatically generated on 1 octobre 2016.



Les contenus de *Liame* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# *Territoire et pratique de collections : Montpellier au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Flore César

---

« Vous sçavez que les appétits des curieux sont  
differans, selon les professions, les hummeurs, les  
moyens et la commodité des lieux<sup>1</sup> »

François Ranchin à Claude-Nicolas Fabri de  
Peiresc, 1614

- <sup>1</sup> Les propos du chancelier Ranchin (1560-1641), collectionneur montpelliérain de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, adressés au prince des curieux Claude-Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637), donnent comme évidence le rôle déterminant de l'ancrage territorial pour l'orientation de la curiosité et la constitution des collections. L'idée qu'un environnement spatial, social et culturel conditionnerait une telle pratique est clairement exprimée. À Montpellier, le nombre de collectionneurs est à son apogée au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'histoire des collections dans cette ville a d'abord appartenu au domaine de l'histoire de la médecine avec les travaux d'historiens locaux soucieux de faire vivre la mémoire locale<sup>2</sup>. Cette histoire a ensuite été celle du musée, autour de ses grands donateurs du XIX<sup>e</sup> siècle, puis celle des cabinets de quelques grands collectionneurs montpelliérains<sup>3</sup>. Mais confronter plus largement l'évolution d'une pratique et son inscription dans l'espace permettrait d'interroger de manière plus précise la dialectique entre un environnement propre et le développement d'un phénomène culturel, considérant de concert hommes, collections et usages.
- <sup>2</sup> La ville de Montpellier offre ici un terrain d'analyse singulier. Ville moderne située dans une ancienne colonie romaine, elle bénéficie d'une grande notoriété européenne en raison de la présence d'une faculté de médecine, en activité depuis le Moyen-Âge et formant à elle seule près de 46% de l'ensemble des médecins gradués du royaume à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Cette situation a pu favoriser la fondation, en 1706, d'une Société royale des sciences, la seule en France à faire corps avec l'Académie des sciences de Paris<sup>5</sup>. Montpellier est également une importante ville marchande, et, au côté de Toulouse, une

des deux capitales régionales de la province du Languedoc au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Son paysage social est alors particulièrement diversifié. Médecins, apothicaires, savants, magistrats et négociants constituent une élite aisée et cultivée, terreau intellectuel favorable au développement de la curiosité et des pratiques de collection. Peut-on y discerner les traits d'une territorialité des collections ? Afin d'interroger les interactions entre la pratique des collections et les spécificités que lui confère l'espace dans lequel elle se situe, il s'agira de mettre en évidence la manière dont s'inscrivent les mécanismes de collection au sein d'un territoire, à partir de critères caractérisant l'identité historique, culturelle et sociale de la ville.

## Montpellier, ville « née des ruines et des désolations de ses voisines »

- 3 Le Bas-Languedoc est formé d'un maillage de villes aux origines antiques, comme Nîmes, Béziers ou Narbonne, faisant partie d'une ancienne province, la Gaule narbonnaise. S'étendant des Alpes aux Pyrénées, cette dernière est sous domination romaine dès le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., passé qui peut se lire à travers les monuments parsemant ces anciennes colonies. Forum, amphithéâtre, aqueduc, arènes, Maison Carrée et autres édifices sont autant de traces qui s'offrent au regard des habitants et des voyageurs, faisant par exemple de Nîmes « un abrégé des Antiquitez romaines<sup>7</sup> ». Montpellier, à la différence de ses voisines, est une ville moderne aux origines médiévales, ce qui désole quelque peu son premier historien, Pierre Gariel (1584-1674), chanoine à la cathédrale :

« Toutes les recherches que nous avons pu faire jusques à présent, convainquent valablement que Montpellier n'est pas une Ville Gauloise, comme Nismes, Narbonne, Tolose : ny une Ville Grecque, & une production de l'Asie, comme Marseille [...]. Ny une ville Romaine, comme Murviel, Sustantion, Lates : ny mesme une Ville Gotique, comme St Giles : [...], mais c'est une Ville Françoisise. Née des ruines & des désolations de ses voisines<sup>8</sup> ».

- 4 Pour autant, l'absence de vestiges romains ne freine pas la curiosité pour le passé des habitants de Montpellier. Rassemblées dans des collections spécialisées dès le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, les antiquités, qu'elles soient fragments, statues, médailles, objets domestiques ou manuscrits intègrent au XVIII<sup>e</sup> siècle des collections plus vastes à portée encyclopédique.
- 5 Les villes voisines, en particulier au XVII<sup>e</sup> siècle, servent en quelque sorte de « réservoirs » pour les curieux montpelliérains, qui multiplient les correspondances pour se tenir informés des découvertes récentes. L'exemple d'une urne de marbre blanc trouvée à Saint-Thibéry, à proximité de Pézenas, illustre le processus de circulation d'un objet, depuis sa découverte fortuite jusqu'à son acquisition par un collectionneur. Le 14 août 1723, un paysan trouve une urne cinéraire dans un champ, objet qu'il vend un écu au curé de son village. Celui-ci en informe Louis Joseph de Boudoul (1676-1757), subdélégué du commandant en chef<sup>10</sup>, qui, à son tour, alerte l'intendant de la province, lequel se rend sur place le 17 août et fait exécuter une copie de l'objet. L'évêque ayant appris cette découverte demande alors au curé de lui envoyer l'urne, la réceptionne dès le 1<sup>er</sup> septembre, la fait dessiner et demande à Félix de Jouvenel, curieux de la région, d'en faire l'étude. L'ensemble est adressé au duc d'Orléans ainsi qu'au *Journal des savants*, qui en publie le récit l'année suivante<sup>11</sup>. Le 3 septembre, François-Xavier Bon de Saint Hilaire (1678-1761), l'un des plus grands collectionneurs de Montpellier, demande à l'évêque de lui procurer l'objet. Celui-ci le lui refuse, Bon devant se contenter d'un dessin. En mars

1724, le prélat se défait finalement de l'urne en faveur de Pierre-Paul Poncet (1683-1736), antiquaire et historien de Pézenas, qui y consacre quelques années plus tard un mémoire édité à plusieurs reprises<sup>12</sup>.

- 6 Si les objets trouvés dans les anciennes colonies de la Narbonnaise prennent naturellement place parmi les collections montpelliéraines, ils ne constituent en aucun cas les seuls intérêts des collectionneurs. Ils sont même systématiquement associés à d'autres objets antiques de provenance plus lointaine, d'Égypte, de Grèce ou même d'Asie. Les objets égyptiens sont présents dans plusieurs collections montpelliéraines : si quelques objets épars enrichissent le cabinet des d'Aigrefeuille<sup>13</sup>, un petit cabinet dédié aux « idoles égyptiennes » est constitué par Bon de Saint Hilaire<sup>14</sup>. Cet ensemble d'une quinzaine de pièces est bien renseigné par la liste établie par Bon à l'attention de Jean-François Séguier (1703-1784). Par ailleurs, la collection des Perrier est l'unique collection du XVIII<sup>e</sup> siècle montpelliérain consacrée aux seules antiquités asiatiques de provenance chinoise, japonaise ou indienne<sup>15</sup>. Si l'inventaire donné par Jérémie-Jacques Oberlin (1740-1826) lors de son passage dans le Midi n'est certainement pas exhaustif, il est néanmoins très minutieux, offrant des informations sur l'iconographie, les matériaux, les tailles des pièces et leur provenance. Le goût pour les objets du passé à Montpellier ne se limite donc pas aux localités voisines, comme il ne se limite pas à l'Antiquité.
- 7 Une distinction est faite par les collectionneurs montpelliérains entre l'Antiquité classique et les temps « barbares ». Cette opposition, évoquée au XVII<sup>e</sup> siècle par Gariel, est reprise par Mahudel (1673-1747) et Bon de Saint Hilaire, quand ils distinguent les « antiques, qui vont presque au 9<sup>e</sup> siècle de Jésus-Christ » des « modernes qui sont celles qui sont environ [de] 300 années<sup>16</sup> ». Si au XVII<sup>e</sup> siècle, le goût pour les antiques est prééminent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une place plus importante est faite aux objets médiévaux qualifiés de « modernes ». L'ancienneté toute relative de la ville de Montpellier pourrait expliquer cet intérêt, bien qu'une telle pratique se dessine pareillement dans tout le royaume dès la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Les collections de Bon comprennent en 1742 « une mythologie très-suivie d'Idoles, de dieux égyptiens, grecs & romains, des urnes, des vases, lampes, cinéraires, & lacrimatoires, trois suites de médailles très nombreuses, quelques médaillons, & une belle suite de médaille impériales & consulaires en argent, avec un grand nombre de monnoies & de jettons modernes<sup>18</sup> », parmi lesquels comptent un ensemble d'objets du Moyen-Âge. Sculptures, sceaux, anneaux et objets domestiques sont connus par les dessins qu'il adresse à Bernard de Montfaucon (1655-1741), qui en édite une partie dans son livre *Les Monumens de la monarchie française*<sup>19</sup>. Le mauriste lui avait déjà accordé toute sa confiance dans son précédent ouvrage dédié aux antiquités, faisant de Bon un interlocuteur de référence pour les collections méridionales<sup>20</sup>. Seul Montpelliérain à faire partie de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres<sup>21</sup>, il est également le seul véritable antiquaire du XVIII<sup>e</sup> siècle montpelliérain parmi les collectionneurs d'antiquités. Ces derniers se comptent surtout au sein des magistrats. En effet, la pratique de la collection antique est répandue chez les membres de la Cour des Comptes, Aides et Finances avec les présidents Jean-Pierre d'Aigrefeuille (1665-1744) et Maurice de Claris (1711-1789), les premiers présidents François-Xavier Bon de Saint Hilaire et Fulcrand-Hyacinthe d'Aigrefeuille (1700-1771), le conseiller Pierre-Michel de Vayssière (1672-1738), ou encore le procureur Jean-Jacques Duché (1721-1776). Cette curiosité pour les objets du passé peut être rapprochée de leur pratique judiciaire, comme l'exprime Bon de Saint Hilaire :

« pour l'ordinaire Messieurs les Premiers Présidents des Chambres de comptes ne s'appliquent pas beaucoup à cultiver l'histoire et la belle antiquité ; néanmoins, nos charges nous invitent de fouiller par les vieux titres qui sont si souvent produits dans les procès. Je vous diray que mon amour pour les médailles et pour les monuments antiques est presque venu de là<sup>22</sup> ».

- 8 Dans la seconde partie du siècle, le goût pour le passé connaît un changement de modèle : l'intérêt pour l'objet antique s'efface au profit de l'objet d'inspiration antique. Ce n'est plus le caractère ancien de l'objet qui intéresse les collectionneurs mais l'image qu'il renvoie. L'antiquité est alors exposée au même titre qu'une œuvre moderne, à l'image de la collection Duché : celle-ci associe marbres antiques et terres cuites modernes, comme bronzes antiques et modernes, tel que le préconise Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville (1680-1765) dans sa *Lettre sur l'arrangement d'un cabinet curieux*<sup>23</sup>. La copie revêt une valeur égale aux yeux des amateurs, pourvu qu'ils sachent l'observer avec des yeux éclairés : « Nous regardons cette belle copie comme réunissant tous les avantages de l'original. Nous laissons aux yeux éclairés des amateurs le soin d'en détailler toute la perfection<sup>24</sup> ». De même, l'objet moulé se substitue à l'objet authentique dans plusieurs collections, à l'exemple de la collection Joubert<sup>25</sup> : le modèle prime sur l'ancienneté. La collection d'antiquités disparaît alors progressivement à Montpellier, laissant place aux sculptures modernes copies d'antiques qui intègrent les collections d'œuvres d'art.

## Montpellier, capitale savante

- 9 Par la présence de grandes institutions savantes, son université de médecine et par sa Société royale des sciences, la ville de Montpellier se distingue des cités voisines. La bulle *Quia Sapientia* de 1289 y institutionnalise l'enseignement de la médecine, du droit et des arts. Cette école attire des étudiants venus de toute l'Europe<sup>26</sup>. La faculté de médecine parvient à garder son autonomie et à s'établir, non sans querelle, au même rang que celle de Paris. Seules ces deux universités dispensent des enseignements réguliers et autorisent, après l'obtention du diplôme de docteur, la pratique de la médecine dans tout le royaume. Le modèle professoral adopté par l'institution montpelliéraine, doublé de la pratique forte de l'observation, lui permet d'offrir des enseignements modernes. Cuvier (1769-1832) juge ainsi en 1799 que l'université de médecine de Montpellier, alors devenue École de santé, est la seule en France à offrir des cours où « l'histoire naturelle [est] enseignée d'une manière qui correspond à l'état duquel cette science est parvenue<sup>27</sup> ».
- 10 En lien avec le développement d'un enseignement pratique de la médecine, le corps médical constitue des collections dès le XVI<sup>e</sup> siècle, essentiellement consacrées à l'histoire naturelle. Au cœur d'un espace géographique bordé au sud par la mer et au nord par les hautes plaines, la région montpelliéraine bénéficie d'une importante diversité de sa flore et de sa faune, offrant aux curieux une infinité de spécimens à collectionner. Cette « commodité » favoriserait la formation de collections, comme l'exprime la note d'un auteur anonyme en 1768 :
- « Depuis que l'on s'est mis dans le goût de former des cabinets curieux ou d'histoire naturelle, l'on a eu soin de faire des collections de coquilles, insectes, plantes, etc. On le peut d'autant plus aisément que le voisinage de la mer en fournit la commodité bien aisément, et que d'ailleurs notre territoire produit des vivaldes, pélerines, peigne, ou petoncle, bucardite ou cœur de bœuf, chaville ou clovis, vestal de vue, valle, des vis de toute espèce, le pate ou cabachon, des limaçons, des gnas ou balanistes, des faucilles, des pattes d'érable, des oursins, des pas de poulins, langues

de serpents pétrifiés, des huîtres de toute espèce, cristallisés avec leur couvert, et autres de toute grosseur, des assetabulums, du bois pétrifiés, etc., ce qui a lieu d'exercer ceux qui aiment ces sortes de choses<sup>28</sup> ».

- 11 En 1780, Montpellier compte en effet près de la moitié des cabinets recensés à l'échelle du Languedoc dans *l'Histoire naturelle* de Dezallier d'Argenville.

	Cabinets disparus	Cabinets existants
Montpellier	2	8
Languedoc	4	19
Languedoc, Provence et Comtat	8	35
France	42	285

Tableau 1 : Cabinets cités dans l'édition de 1780 de *l'Histoire naturelle* d'A. J. Dezallier d'Argenville<sup>29</sup>

- 12 Au XVIII<sup>e</sup> siècle, de nombreux professeurs de médecine appartiennent à la sphère des collectionneurs : Pierre Magnol (1638-1715), Pierre Chirac (1648-1732), François Boissier de la Croix de Sauvages (1706-1767), Charles Leroy (1726-1779), Guillaume Amoreux (1714-1790), Pierre Cusson (1722-1782), Antoine Gouan (1733-1821), Jacques-Anselme Dorthès (1759-1794) ou encore un certain Desmars. Bien que les collectionneurs d'histoire naturelle profitent des richesses naturelles de la localité, leur cabinet est également alimenté par l'économie des échanges de spécimens provenant de toute l'Europe. Commodes à joindre dans une lettre, les échantillons de plantes circulent facilement sous forme de paquets comprenant graines, tiges, feuilles ou pieds complets. Les insectes sont également facilement expédiés, comme en témoigne la correspondance entretenue entre Antoine Gouan et Linné (1707-1778), dans laquelle les hommes ne cessent de se remercier pour leurs envois respectifs<sup>30</sup>.
- 13 Composante majeure de la culture des élites, la collection est un lieu de savoir. Elle se soumet aux sens, aiguisant d'abord le regard et favorisant la mémoire, comme l'exprime par exemple Gouan<sup>31</sup>. Entendue comme répertoire, la collection devient même un attribut nécessaire au savant selon Guillaume Amoreux :
- « La collection ou la connaissance d'un grand nombre de plantes peut bien n'avoir pas son utilité pour tout le monde : mais elle est nécessaire pour un botaniste de profession, & pour un dépôt public qui devient comme le grand magasin qui fournit les échantillons des productions naturelles de la nation & le raccourci de la nature végétante<sup>32</sup> ».
- 14 La question de la classification est au centre des discours des collectionneurs d'histoire naturelle montpelliérains et notamment en botanique. Pour décrire près de deux mille plantes, Magnol établit, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, leurs caractères observables par rapport aux feuilles, à la tige, à la racine et aux cotylédons, formant un tout, la *compositio*<sup>33</sup>. Posant les bases de la méthode naturelle, Magnol conçoit également une classification propre, en proposant le terme de « famille » appliqué aux différents genres<sup>34</sup>. Par ailleurs, Pierre Cusson tente une classification fondée sur l'albumen des plantes, organe entourant l'embryon dans les plantes comme chez les animaux<sup>35</sup>. Boissier de Sauvages, quant à lui, construit une méthode de classification reposant sur la forme des feuilles, avant de se

positionner comme l'un des plus grands défenseurs de la méthode linnéenne, au même titre qu'Antoine Gouan<sup>36</sup>. La collection illustre un projet épistémologique, où les spécimens, regroupés par ensembles raisonnés, donnent à voir de manière immédiate l'idée de l'espèce à laquelle ils appartiennent. Toutefois, ces collections botaniques ayant aujourd'hui disparu, il est difficile d'affirmer avec certitude que les « classifications de papier » correspondent réellement à l'ordre adopté dans le cabinet.

- 15 Ce soin apporté à la classification se retrouve également chez d'autres collectionneurs, rattachés à la Société royale des sciences, organisée en cinq classes : mathématiques, anatomie, chimie, botanique et physique. Si l'on peut supposer que beaucoup de ses membres, en dehors du monde universitaire, devaient détenir quelques collections, les sources ne renseignent que certaines figures : Pierre-Joseph Amoreux (1714-1790), Jacques Montet (1722-1782), le baron de Faugères (1726-1814), Pierre-Nicolas Bertholon (1741-1800), Jean-Guillaume Bruguière (1749-1799), Jacques-Philippe-Raymond Draparnaud (1772-1804). Tous ces cabinets embrassent les trois règnes de la nature<sup>37</sup>, à l'exception de celui du baron de Faugères qui possède une collection spécifiquement consacrée aux oiseaux, « l'un des plus beaux cabinets d'histoire naturelle dans lequel se trouve la collection la plus riche des oiseaux les plus rares<sup>38</sup> ». Celui-ci défend la pratique de la collection spécialisée : « Le Physicien, dans ces sanctuaires de la nature, puiseroient des connaissances plus étendues, & seroit moins distrait par la variété séduisante des objets. Des vues entières de chaque ordre le mettroient plus à la portée de l'étudier & de l'approfondir dans tous ses détails & ses rapports<sup>39</sup> ».
- 16 Capitale savante où les collections jouent un rôle central, Montpellier peut se prévaloir d'une certaine indépendance intellectuelle à l'égard de Paris. Les institutions montpelliéraines reconnaissent l'intérêt pédagogique des collections. Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'université de médecine fonde un jardin royal permettant de disposer d'un espace propre à seconder les cours par une approche pratique<sup>40</sup> et la Société royale des sciences constitue au XVIII<sup>e</sup> siècle un cabinet d'histoire naturelle et une collection d'instruments d'observation<sup>41</sup>. Les États financent par ailleurs la formation de deux importants cabinets de physique et de chimie utilisés lors des cours publics expérimentaux institués en 1782<sup>42</sup>. Si deux chaires de physique expérimentale sont instituées à Toulouse et Montpellier, cette dernière se voit également dotée d'une chaire de « Minéralogie ou Chimie docimastique ». Une somme de 3 000 livres est ainsi réservée par les États en vue de « commencer à former les cabinets & laboratoires », 1 200 livres étant consacrées annuellement pour chacun d'eux. L'utilité des collections scientifiques est alors largement reconnue par les élites savantes comme par les institutions publiques.

## Montpellier, capitale de la province du Languedoc

- 17 Dans un Languedoc bicéphale, Montpellier se positionne comme capitale au côté de Toulouse. Chargées de la gestion de la plus grande province du royaume, les deux villes se partagent les « équipements du pouvoir »<sup>43</sup>, cours souveraines et administrations financières. Montpellier accueille ainsi une cour des comptes, des aides et des finances ainsi qu'un bureau des finances. Son rôle de capitale provinciale est renforcé par les installations définitives des gouverneurs du Languedoc au XVIII<sup>e</sup> siècle et du siège des États de Languedoc en 1736. L'institution de ces différentes cours transforme la société urbaine en même temps que la sphère des collectionneurs. Montpellier compte parmi les vingt premières villes les plus peuplées du royaume<sup>44</sup>, son paysage social est alors



particulièrement diversifié<sup>45</sup>. Les officiers de robe constituent une puissance tant par leur nombre que par leurs pouvoirs, et forment une partie de l'élite urbaine aux côtés des avocats, notaires, procureurs et négociants, toujours plus nombreux dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

- 18 Si, du XVI<sup>e</sup> au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les collectionneurs montpelliérains se comptent surtout parmi les officiers de la justice royale, le rôle des grands représentants du roi, trésoriers ou intendants, est notable dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette tendance est observable d'ailleurs dans tout le royaume, comme en témoignent les études d'Olivier Bonfait sur Paris ou de Monique Cubells sur la Provence<sup>46</sup>. En Languedoc, Philippe-Laurent de Joubert (1729-1792), trésorier de la Bourse des États, Jean-Emmanuel Guignard de Saint-Priest (1714-1785) et son fils Marie-Joseph-Emmanuel (1732-1794), intendants de la province, sont à la tête des collections les plus étendues, ou du moins, les plus documentées. De telles charges, particulièrement lucratives, leur permettent de constituer collections et bibliothèques de grande qualité. Les Guignard de Saint-Priest possèdent ainsi une importante collection de tableaux, parfaitement dans le goût de l'époque préférant la peinture du Nord et la peinture française, avec des artistes prestigieux tels que Mignard (1612-1695), Watteau (1684-1721), Oudry (1686-1755), Vernet (1714-1789), Clérissieu (1721-1820), Greuze (1725-1805) ou Fragonard (1732-1806)<sup>47</sup>. Par ailleurs, Philippe-Laurent de Joubert est également réputé pour être l'un des plus grands mécènes de l'époque et membre honoraire associé de l'Académie de peinture et de sculpture. À la tête d'une considérable fortune, il entretient deux collections encyclopédiques, l'une à Paris renfermant les plus belles pièces, l'autre à Montpellier présentant les doubles du cabinet parisien, tableaux<sup>48</sup>, moulages et instruments de physique. Une telle pratique interroge l'usage mondain de la collection telle que Blondel d'Azincourt (1719-1783) la défend. Il établit ainsi deux types de plaisir liés à la collection : « Il y en a deux sortes : celui que l'on ressent en voyant les cabinets des autres amateurs, et celui de la propriété. Ce dernier donne une jouissance complète <sup>49</sup> ». Le rôle de l'argent reste donc central, comme le met en évidence en 1768 un anonyme déjà mentionné : « on voit chés des particuliers des cabinets qui en contiennent de fort belles collections, en coquilles, poissons, oiseaux, insectes, pétrifications, plantes, mousses, algues, champignons, fossilles, etc. Ceci entraîne en de grandes dépenses. Il faut être riche et n'avoir plus rien à faire pour s'y livrer<sup>50</sup> ». La collection peut aussi servir d'attribut à la richesse, et plus largement, à un positionnement social, comme le souligne Gault de Saint Germain (1752-1842) en 1806 : « Le faste ordinaire et comme inséparable de la fortune, il [Joubert] le consacrait aux sciences et aux arts, qu'il avait aimés et cultivés dès sa jeunesse et qui ont fait pendant sa vie ses uniques plaisirs, sa cour, sa parure, et les seuls ornemens de son opulence<sup>51</sup> ».

- 19 Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, la société montpelliéraine est marquée par l'importance accrue des négociants. En témoignent la création d'une Bourse des marchands en 1691 et d'une Chambre de commerce en 1704, confirmant le statut de Montpellier en tant que place commerciale. La sphère des collectionneurs est ainsi durablement modifiée : totalement absents jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, le nombre des négociants y augmente considérablement dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Profitant d'une fortune confortable, ces hommes forment des collections dispendieuses, constituées d'œuvres d'art – antiques ou modernes –, de livres et d'instruments scientifiques. Le collectionneur d'antiquités asiatiques Perrier, qui n'a pas pu être précisément identifié, compte également parmi les négociants. Sa collection est des plus précieuses, le roi de Pologne lui



en offrant même 100 000 écus lors de son passage à Montpellier en 1715<sup>52</sup>. Jean-Jacques Brunet (1762-1797) rassemble quant à lui une importante bibliothèque qu'il orne de différents objets, tableaux, estampes, herbiers, et instruments fabriqués par les plus grandes maisons françaises et anglaises du siècle : Haupois, Dollond, Langlois, Berthoud<sup>53</sup> ... Par ailleurs, la figure du collectionneur Brunet, membre adjoint de la Société royale des sciences et de la Société centrale d'agriculture, est représentative de l'amateur éclairé, comme l'indique Pierre-Joseph Amoureux :

« M. Brunet aimait les beaux arts sans les pratiquer, faut [sic] ne pas les aimer sans les avoir même cultivés, il ne dessinait, il ne peignait, ni ne gravait, il n'était pas musicien ni poète, mais il était passionné pour tous les beaux arts, et obligeant envers les bons artistes il n'était absolument pas astronome, cependant, il maniait avec dextérité les télescopes, les quarts de cercle, l'équatorial et autres instruments qu'il possédait et qui ne peuvent se trouver que chez celui qui se plaît à contempler le cours des astres, il en était de même des machines de physique<sup>54</sup> ».

- 20 Les négociants jouent un rôle particulièrement important pour la vie artistique montpelliéraine, comme collectionneurs et mécènes, mais aussi parce qu'ils contribuent à développer un goût pour l'art au sein de la ville, en fondant en 1779 une Société des Beaux-Arts<sup>55</sup>. Celle-ci est financée par les États à hauteur de mille livres par an, ainsi que par trente associés fondateurs, parmi lesquels comptent les principaux membres de l'élite provinciale, tels que le gouverneur duc de Biron (1700-1788), les archevêques de Toulouse et de Narbonne, le trésorier Joubert et des représentants des grandes familles montpelliéraines. Vouée au développement de l'instruction, cette société constitue par ailleurs une collection de peintures, plâtres, dessins et estampes, et organise, sur le modèle des autres académies, des expositions annuelles<sup>56</sup>. Ces dernières présentent, à côté de la production des élèves, les pièces de collection des amateurs montpelliérains, tels que celles des Guignard de Saint-Priest, de Joubert, ou d'amateurs plus modestes, comme Pierre Boudet, ou celle d'un certain Gourgas, tous deux négociants<sup>57</sup>. Considérée comme lieu de sociabilité, cette société, devenant vitrine, encourage la pratique des collections d'art parmi les élites. Elle contribue à former et développer le goût des amateurs, dont le nombre augmente considérablement dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce nouvel engouement contribue ainsi au développement d'un véritable marché de l'art dans la ville, comme en témoignent les propos du collectionneur Fontanel (1741-1817) :

« Vers le milieu de novembre 1778 vers midi un ou deux citoyens amateurs [...] me demandèrent si le commerce des tableaux et des gravures alloit bien, je leur répondis qu'il falloit [sic] un commencement à tout et que le plus difficile étoit de former des amateurs que cependant je voyois avec plaisir le goût des arts et de la curiosité s'établir<sup>58</sup> ».

- 21 Bien que l'établissement d'un commerce d'art semble être très tardif en comparaison avec d'autres villes de province, celle de Montpellier est considérée comme l'une des plus actives au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>. Si, en 1770, quelques libraires et marchands se positionnent comme relais de vente de « tableaux d'histoire, de dévotion, pendules, horloges, paravents, papiers gaufrés, [...] papier des Indes, de tapisserie [...], découpures, cartes, estampes, globes & sphères<sup>60</sup> », l'essor d'un tel marché est surtout lié à l'installation dès 1774 d'Abraham Fontanel, négociant et lui-même collectionneur. Établi d'abord en qualité de maître libraire, il se place rapidement à la tête du commerce d'art et de curiosités de la ville avec son enseigne *Le rendez-vous des artistes*<sup>61</sup>. Son fonds, connu par les descriptions succinctes, reste très hétéroclite consistant en instruments scientifiques, calendriers, boîtes, bougies, lunettes, estampes, dessins, papiers peints<sup>62</sup>... Fontanel est au

cœur d'un important réseau animé autant par des marchands parisiens que par ses contacts avec les artistes eux-mêmes. Par ailleurs, le marché est dynamisé par différents organes de presse, qui s'offrent comme de véritables éléments promotionnels du goût. Les hebdomadaires *Annonces, affiches et Avis divers* et le *Journal de la généralité de Montpellier* comportent de nombreuses annonces louant les artisans locaux, les marchands étrangers de passage, les artistes, ainsi que les vendeurs de livres et d'estampes<sup>63</sup>. La mise en place progressive d'un marché spécialisé contribue ainsi à développer la pratique des collections d'art au sein de la ville dans le dernier quart du siècle auprès d'amateurs et de curieux fortunés.

« C'est donc à tort qu'on reproche aux habitants de Montpellier d'avoir peu d'amour pour les lettres. Il est impossible que des sociétés aussi célèbres que l'université et l'école de médecine n'aient pas répandu dans la ville le goût de l'instruction. Il est vrai que la nature de ces établissements a fait plutôt prospérer les sciences physiques et mathématiques. Mais il n'y a pas de ville où l'on trouve en aussi grand nombre de bibliothèques particulières<sup>64</sup> ».

- 22 À la veille de la Révolution, le monde des collectionneurs montpelliérains est celui des élites politiques, sociales, intellectuelles et financières. Se dessinent trois tendances de collections, propres aux trois groupes sociaux, qui suivent parfaitement l'évolution de la société montpelliéraine durant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Tout au long du siècle, les médecins sont propriétaires de collections d'histoire naturelle. Durant la première moitié du siècle, les magistrats détiennent essentiellement des collections humanistes ou antiquaires. Au cours de la seconde partie du siècle, les magistrats laissent progressivement place aux grands administrateurs et aux négociants, détenteurs de collections essentiellement artistiques. Cette évolution correspond à l'émergence d'une société éclairée où la frontière juridique des ordres s'efface, fortune et talent rivalisant avec la naissance. Le collectionnisme montpelliérain au XVIII<sup>e</sup> siècle est ainsi intrinsèquement lié à son histoire sociale.

---

## NOTES

1. Bibliothèque Nationale de France (désormais BnF), fonds français, ms 9538, correspondance de Ranchin à Peiresc, lettre du 14 août 1614.

2. A. P. MARTY, *La Pharmacie à Montpellier depuis son origine jusqu'à la Révolution*, Montpellier, Gustave Firmin, 1889, 115 p. ; François GAY, *Une Lignée d'apothicaires montpelliérains aux XVI<sup>e</sup> & XVII<sup>e</sup> siècles*, Montpellier, Joseph Callas, 1896, 61 p. ; Louis IRISSOU, « Quelques Montpelliérains collectionneurs de curiosités », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1947, vol. 35, n° 119, p. 232-235.

3. Sur l'histoire du musée Fabre, voir notamment : Laure PELLICER, *Le Peintre François-Xavier Fabre (1766-1837)*, thèse de doctorat sous la direction de Jacques Thuillier, Paris, Université Paris IV, 1982, 4 vol. ; Alain CHEVALIER, *La Collection de tableaux de Jacques-Joseph de Boussairolles (1741-1814) : un collectionneur du début du XIX<sup>e</sup> siècle à Montpellier*, mémoire de maîtrise sous la direction d'Antoine Schnapper, Paris, La Sorbonne, 1984, 106 p. ; Idem, *Collectionneurs et collections à Montpellier dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, mémoire de D.E.A. sous la direction

d'Antoine Schnapper, Paris, Sorbonne, 1987, 123 p. ; Id., « Le goût des collectionneurs montpelliérains au XVII<sup>e</sup> siècle », *Études sur l'Hérault*, 1993, n° 9, p. 33-38.

4. Dominique JULIA, « L'université de médecine à l'époque moderne », in *L'Université de Montpellier : ses maîtres et ses étudiants depuis sept siècles, 1289-1989*, Montpellier, Fédération historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon, 1995, p. 87 ; Hélène BERLAN, « Le recrutement étudiant à la faculté de médecine de Montpellier du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : histoire d'un succès », *Annales du Midi*, 2009, vol. 121, n° 268, p. 523-544.

5. *Histoire de la Société royale des Sciences établie à Montpellier, avec les Mémoires de mathématiques et de physique, tirés des registres de cette société*, Lyon, Benoît Duplain, 1766-1793, tome I (1766), p. 11-15.

6. Arlette JOUANNA, « De la ville marchande à la capitale administrative », in Gérard Cholvy, dir., *Histoire de Montpellier*, 1985 ; rééd., Toulouse, Privat, 2001, p. 127-155.

7. Charles PATIN, *Histoire des médailles ou introduction à la connoissance de cette science*, Paris, Veuve Mabre Cramoisi, 1695, p. 106.

8. Pierre GARIEL, *Idée générale de la ville de Montpellier recherchée et présentée aux honnêtes gens*, Montpellier, Daniel Pech, 1665, tome II, p. 2. Sur Pierre Gariel, voir : Alexandre-Charles GERMAIN, *Pierre Gariel, sa vie et ses travaux (1584-1674)*, Montpellier, Jean Martel, 1874, 220 p.

9. Sur l'histoire du collectionnisme à Montpellier, voir Alain CHEVALIER, *Collectionneurs et collections... op. cit.* ; Flore CÉSAR, *Collectionnisme et curiosité à Montpellier, de la Renaissance à l'aube de la Révolution*, thèse de doctorat sous la direction de Michèle-Caroline Heck, Montpellier, Université Paul-Valéry, 2013, 3 vol., 798 p.

10. « Notes biographiques et géographiques extraites du manuscrit intitulé : description de l'urne cinéraire trouvée le 14 août 1733 dans le terroir de St Thibéry, diocèse d'Agde en Languedoc, avec des notes et plusieurs remarques curieuses, dédiée à messieurs les savans et curieux des antiquités romaines, revue, corrigée et augmentée. Troisième édition par Monsieur Poncet », *Chroniques du Languedoc. Revue du Midi historique, archéologique, littéraire et bibliographique*, 1878, tome IV, p. 241-253.

11. Félix de JOUVENEL, « Description d'une urne cinéraire trouvée depuis peu à St Tibéry, petite ville du diocèse d'Agde en Languedoc », *Journal des sçavants*, octobre 1724, p. 681-683.

12. Pierre-Paul PONCET, *Description de l'urne cinéraire trouvée le 14 août 1723 dans le terroir de Saint-Thibéry*, Pézenas, s. n., 1729. Il existe plusieurs manuscrits de cette dissertation : Archives départementales de l'Hérault (désormais Arch. dép. Hérault), C. 4683, Notes, *Description de l'urne funéraire découverte à Saint-Thibéry le 14 août 1723 par Pierre-Paul Poncet*, 1729 ; Archives départementales de l'Aude, 10 J 264, *Livre minute sur la description, par Pierre Paul Poncet, de Pézenas, de l'urne cinéraire trouvée le 14 août 1723 dans le terroir de Saint-Thibéry, diocèse d'Agde en Languedoc*, 1727-1728, et 10 J 267, *Livre minute sur la description, par Pierre Paul Poncet, de Pézenas, de l'urne cinéraire trouvée le 14 août 1723 dans le terroir de Saint-Thibéry, diocèse d'Agde en Languedoc*, 1727-1729. Nous ignorons si celle-ci a été véritablement imprimée. Voir également : Marc LUGAND et Iouri BERMOND, dir., *Carte archéologique de la Gaule. Agde et le bassin de Thau 34/2*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2001, p. 360-361.

13. Une partie de la correspondance qui permet de connaître la collection des d'Aigrefeuille a été éditée par Alexandre GERMAIN, « Le président Jean-Pierre d'Aigrefeuille, bibliophile et collectionneur », *Académie des sciences et lettres de Montpellier*, Montpellier, Boehm, 1863, p. 289-330.

14. Bibliothèque du Carré d'Art (Nîmes), ms 127, *Cabinet des idoles de M. Bon*. Le manuscrit a été étudié par Sydney AUFRÈRE, *La Momie et la tempête : Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la curiosité égyptienne en Provence au début du XVII<sup>e</sup> siècle*, Avignon, A. Barthélemy, 1990, 356 p. ; sur la collection Bon, voir : Alain CHEVALIER, « Le cabinet de curiosité du président Bon », *Bulletin*

historique de la ville de Montpellier, n° 10, 1988, p. 5-18 ; Flore CÉSAR, *Collectionnisme et curiosité... op. cit.*, tome II, p. 347-388.

15. BnF, Nouvelles Acquisitions Françaises, ms 10040, Jean-Frédéric Oberlin, *Journal des remarques faites dans un voyage en France en 1776*, 1776, f. 85 à 90 v°.

16. Société archéologique de Montpellier, ms 87, Bon et Mahudel, *Abrégé sur la science des médailles*, 1708, f. 3 v°.

17. Antoine SCHNAPPER, *Le Géant, la licorne et la tulipe : collections françaises au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1988, p. 141.

18. Antoine-Joseph DEZALLIER D'ARGENVILLE, *L'Histoire naturelle éclaircie dans ses deux parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, Paris, De Bure l'aîné, 1742, p. 211.

19. Bernard de MONTFAUCON, *Les Monumens de la Monarchie française*, Paris, Jules-Michel Gandouin, 1729-1733, 5 vol.

20. Idem., *L'Antiquité expliquée représentée en figures*, Paris, Florentin Delaulne, 1719, 10 vol. ; du même, *Suppléments à l'Antiquité expliquée*, Paris, veuve Delaulne, 1724, 5 vol.

21. Charles LEBEAU, « Éloge du président François-Xavier Bon », *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1766, tome XXI, p. 315-324.

22. Bibliothèque d'étude de Grenoble, ms R10425, f. 1, lettre de Bon de Saint-Hilaire au président Valbonnais, 18 octobre 1715.

23. Antoine-Joseph DEZALLIER D'ARGENVILLE, « Lettre sur le choix & l'arrangement d'un cabinet curieux », *Mercure de France*, juin 1727, vol. 2, p. 1294-1330. Sur Dezallier d'Argenville, voir : Anne LAFONT, dir., 1740 : un abrégé du monde : Savoirs et collections autour de Dezallier d'Argenville, Paris, INHA, Lyon, Fage, 2012, 298 p. Sur la pratique de la collection de sculpture, voir : Guilhem SCHERF, « Collections et collectionneurs de sculptures modernes. Un nouveau champ social », in Thomas W. GAETHGENS, et al., dir., *L'Art et les normes sociales*, Paris, Ed. Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 147-164.

24. *Catalogue raisonné d'une belle collection de tableaux des différents maîtres de trois écoles, dessins montés, figure en marbre, bronze, terre-cuite et autres objets de curiosités, provenant de la succession de feu J.J.M.X. Duché*, Montpellier, G. Izar et A. Ricard, 1802, p. 34.

25. Flore CÉSAR, *Collectionnisme et curiosité... op. cit.*, tome II, p. 529-546. Sur les collections de moulages, voir : Henri LAVAGNE et François QUEYREL, dir., *Les Moulages de sculptures antiques et l'Histoire de l'archéologie*, Genève, Droz, 2000, 168 p.

26. Marcel GOURON, *La Matricule de l'Université de médecine de Montpellier (1503-1599)*, Genève, Droz, 1957, p. 118. Voir aussi : Hélène BERLAN, *Faire sa médecine au XVIII<sup>e</sup> siècle : recrutement et devenir professionnel des étudiants montpellierains (1707-1789)*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2013, 651 p.

27. Georges CUVIER, « Éloge de Jean-Guillaume Bruguière [1799] », *Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut de France*, 1819-1827 ; rééd. Paris, Firmin-Didot frères, fils et Cie, 1861, tome III, p. 328.

28. Joseph-François-Marie BERTHELÉ, *Montpellier en 1768 et en 1836 d'après deux manuscrits inédits*, Montpellier, Serre et Roumégous, 1909, p. 137.

29. Se rapporter au tableau *Cabinets cités dans l'édition de 1780 de l'Histoire naturelle* dans Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)*, Paris, Publications scientifiques du Muséum d'Histoire naturelle, 2014, p. 401.

30. Pierre-Joseph AMOREUX, « Notice historique sur Antoine Gouan, suivie de la correspondance botanique d'Antoine Gouan », *Mémoires de la Société linnéenne de Paris*, 1826, vol. 5, p. 656-730.

31. Antoine GOUAN, *Traité de botanique générale et de matière médicale*, Montpellier, G. Izard et A. Ricard, 1804, 32, p. I. Voir aussi : Pierre-Yves LACOUR, *La République... op. cit.*, p. 391-392.

32. Guillaume AMOREUX, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval, fondateur du jardin botanique donné par Henry IV à la faculté de médecine de Montpellier : pour servir à l'histoire de cette faculté & de la botanique*, Avignon, Jean Albert Joly, 1786, p. 15.
33. Benoît DAYRAT, *Les Botanistes et la flore de France : trois siècles de découvertes*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2003, p. 38 ; Jean-Marc DROUIN, *L'Herbier des philosophes*, Paris, Seuil, 2008, p. 48.
34. Pierre MAGNOL, *Prodomus historiae generalis plantarum in quo familiae per tabulas disponuntur*, Montpellier, Gabriel et Honoré Pech, 1689, p. IV.
35. Les travaux de botanique de Pierre Cusson ne furent jamais édités, mais tout de même utilisés par des botanistes postérieurs, d'après l'enseignement de celui-ci. Voir à ce sujet : Charles MARTINS, *Coup d'œil sur l'histoire des botanistes et du jardin des plantes de Montpellier. Discours d'ouverture du cours de botanique médicale prononcé le 17 avril 1852*, Montpellier, Ricard frères, 1852, p. 24-27.
36. François BOISSIER DE LA CROIX DE SAUVAGES, *Methodus foliorum, seu plantae florum monspeliensis, juxta foliorem ordinem, ad juvandum specierum cognitinem, digestae*, La Haye, s. n., 1751, 347 p.
37. *Catalogue des oiseaux de la collection de M. le Baron de Faugères, fait suivant le système de M. Brisson avec les noms donnés aux mêmes oiseaux par différens auteurs*, Paris, imp. Stoup, 1782, 94 p.
38. Antoine-Joseph DEZALLIER D'ARGENVILLE et al., *La Conchyliologie ou l'histoire naturelle des coquilles*, Paris, De Bure fils, 1780, tome II, p. 299.
39. Louis-Henri de SAINT FÉLIX baron de Faugères, « Extrait d'un discours qui doit être mis à la tête d'une nouvelle histoire des oiseaux », *Assemblée publique de la Société royale des sciences, tenue le 12 décembre 1772*, Montpellier, Jean Martel, 1773, p. 38.
40. Louise GUIRAUD, « Le premier jardin des plantes français. Création et restauration du Jardin du Roi à Montpellier, par Pierre Richer de Belleval (1593-1632) », *Étude historique et documents. Archives de la ville de Montpellier, Inventaires et Documents*, tome IV, 1911, p. 265-397.
41. Junius CASTELNAU, *Mémoire historique et biographique sur l'ancienne Société royale des Sciences de Montpellier*, 1858, p. 108-112 : rééd. Villiers-sur-Marne, Phénix Editions, 2003, 308 p. Voir aussi : Mickaël KORRICHE, *La Diffusion des connaissances scientifiques à Montpellier au XVIII<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise dirigé par Michel Perronet, Montpellier, Université Paul Valéry, 1996, 2 vol., 179 et 53 p.
42. *Recueil des édits, déclarations, arrêts et ordonnances pour l'année 1782*, Montpellier, Jean Martel aîné, 1782, n. p. Voir aussi : Henri MICHEL, « Les États et les Lumières », in Stéphane Durand, et al., dir., *Des États dans l'État. Les États de Languedoc de la Fronde à la Révolution*, Genève, Droz, 2014, p. 852.
43. Bernard LEPETIT, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 71.
44. *Ibid.*, p. 450, annexe 2.
45. Frederick IRVINE, « From Renaissance city to Ancien Régime capital », in Philip Benedict, dir., *Cities and social Change in Early Modern France*, Londres, Routledge, 1989, p. 105-133.
46. Olivier BONFAIT, « Les collections des parlementaires parisiens du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue de l'art*, 1986, n° 73, p. 28-42 ; Monique CUBELLS, *La Provence des Lumières : les parlementaires d'Aix au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Maloine, 1984, 421 p.
47. *Explication des peintures, sculptures, desseins et autres ouvrages de Messieurs de la Société des Beaux-Arts de la ville de Montpellier*, Montpellier, Jean-François Picot, 1779, 40 p.
48. Médiathèque Émile Zola (Montpellier) (désormais Méd. Zola), ms 94, *Divers manuscrits de P.J. Amoreux*, f. 5, lettre d'Amoreux à Faujas de Saint-Fond, n. d. ; René DESGENETTES, *Souvenirs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup> ou Mémoires de R.D.G.*, Paris, Firmin-Didot frères, 1836, tome II, p. 86.

49. Institut National d'Histoire de l'Art (Paris), ms 34, *Première idée de la Curiosité, où l'on trouve l'arrangement, la composition d'un Cabinet, le nom des meilleurs peintres flamands et leur genre de travail*, par M. Blondel d'Azincourt, fils de M. de Gagny, milieu XVIII<sup>e</sup> siècle.
50. Joseph-François-Marie BERTHELÉ, *Montpellier en 1768... op.cit.*, p. 137.
51. Pierre-Marie GAULT DE SAINT GERMAIN, *Annales de la Calcographie générale*, Paris, Vallin, 1806, p. 357.
52. Jean-Frédéric OBERLIN, *Journal, ... op. cit.*, f. 85 v°.
53. *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu citoyen J.J. Brunet*, Montpellier, Renaud, an VIII [1800], 248 p.
54. Méd. Zola, ms 149, *Notice historique sur feu J.J. Brunet par P.J. Amoureux*, XIX<sup>e</sup> siècle, f. 15.
55. Henri STEIN, « La Société des Beaux-Arts de Montpellier, 1779-1787 », *Archives de l'Art français*, tome VII, 1913, p. 363-403 ; Fabien NICOLAS, *Un Exemple de la vie artistique en province à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : la Société des Beaux-Arts de Montpellier*, mémoire de maîtrise sous la direction de Laure Pellicer, Montpellier, Université Paul Valéry, 1998, 152 p.
56. Agnès LAHALLE, *Les Écoles de dessin au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 360 p.
57. René DESGENETTES, *Souvenirs de la fin... op. cit.*, tome II, p. 86.
58. Arch. dép. Hérault, L 2495, *Mémoire d'Abraham Fontanel adressé aux administrateurs du département de l'Hérault*, 30 floréal an IV (20 mai 1796).
59. Sur la place du marché de l'art de Montpellier au début du XIX<sup>e</sup> siècle, voir Benjamin PERRONET et Burton FREDERICKSEN, dir., *Répertoire des tableaux vendus en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Seattle, The J. Paul Getty Trust, 1998, tome I, p. XX.
60. *Annonces, Affiches et Avis divers*, 28 mai 1770.
61. Pascale ANDRÉ-PONS, *Abraham Fontanel : marchand d'art et collectionneur (1741-1817)*, mémoire de D.E.A. sous la direction de Laure Pellicer, Montpellier, Université Paul Valéry, 2001, 177 p.
62. *Annonces, Affiches et Avis divers*, 28 décembre 1774.
63. Voir à ce sujet : Pascale ANDRÉ-PONS, « Les Annonces, Affiches et Avis divers et le Journal de la Généralité de Montpellier : reflet du goût des Montpelliérains à la fin de l'Ancien Régime », *Études héraultaises*, 2002-2003, n° 33-34, p. 113-122. Sur la presse à Montpellier, voir : Roland ANDRÉANI, *La Presse quotidienne de Montpellier des origines à 1944*, thèse d'État, Toulouse, Université du Mirail, 1989, 2 vol.
64. Aubin-Louis MILLIN, *Voyage dans les départemens du Midi de la France*, Paris, Imprimerie impériale, chez l'éditeur Tourneisen fils, 1811, tome IV, vol. 1, p. 316.

## ABSTRACTS

Montpellier, a city founded in the Middle Ages and situated in the former Roman province of « Gaule narbonnaise », went through a singular evolution compared to neighbouring cities. In the Early-Modern period, it became a provincial capital, as Toulouse, thanks to the institution of different sovereign courts. The University of Medicine, with a European-wide reputé, and the Royal Society of Science made Montpellier a centre for scholars and sciences. This present article aims at a better understanding of how the cultural, social and political assets of this area determined the practice of collections in the eighteenth century.

Située dans l'ancienne Gaule narbonnaise, Montpellier, aux origines médiévales, se singularise par rapport aux villes voisines. Par l'installation de différentes cours souveraines à l'époque moderne, la ville s'élève au rang de capitale provinciale au côté de Toulouse. Sa faculté de médecine, renommée à l'échelle européenne, ainsi que sa Société royale des sciences font également de la ville une capitale savante. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les caractéristiques culturelles, sociales et politiques de cet espace conditionnent le phénomène du collectionnisme, ce que cet article vise à comprendre.

## INDEX

**Mots-clés:** Montpellier ; XVIIIe siècle ; Collection ; Collectionneur

**Keywords:** Montpellier ; 18th Century ; Collection ; Collector

## AUTHOR

**FLORE CÉSAR**

CRISES (EA 4424), Université Paul-Valéry, Montpellier

florecesar@no-log.org